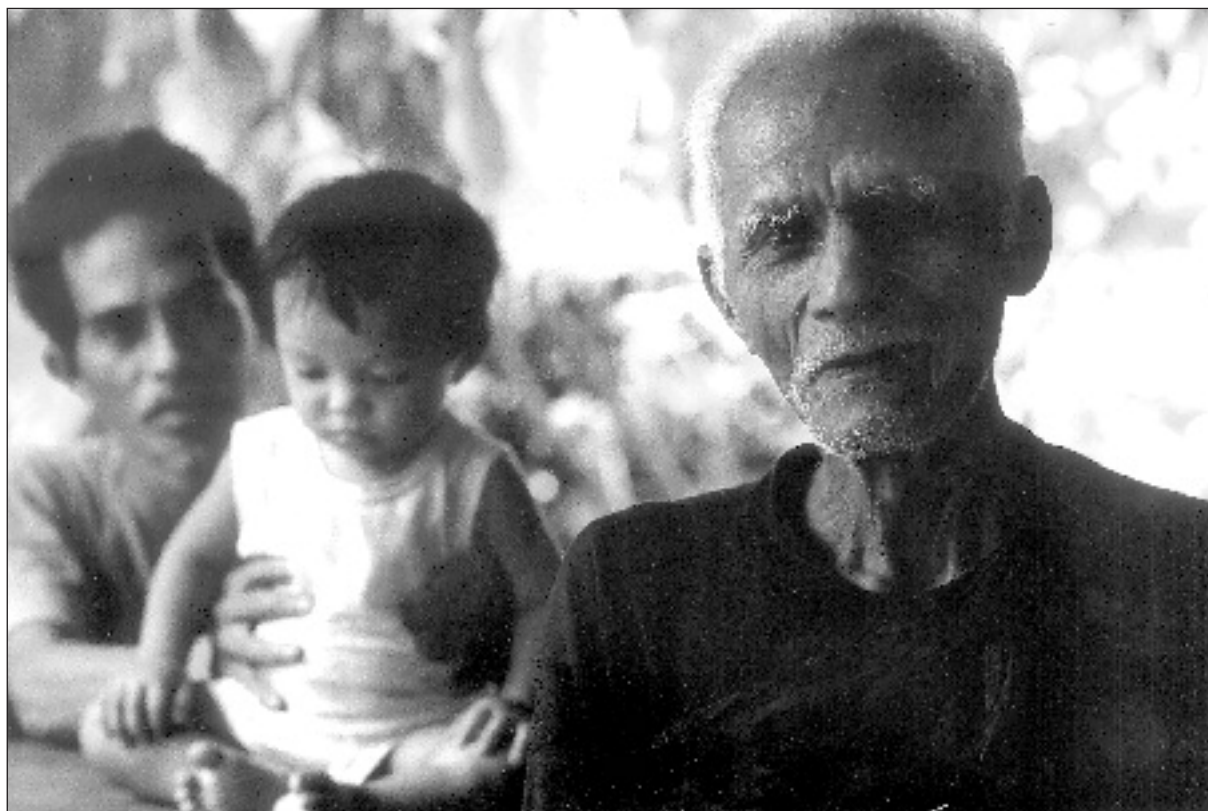


Se spécialiser dans une filière au Burkina ?



Anne Lothoré

Maxime a partagé des moments privilégiés avec Siguizani Traore, dit le Vieux, et sa famille, un segment de la grande famille des forgerons de Sikorola. Parce qu'il se sent le devoir de transmettre le dialogue que cette famille entretient avec ses contemporains et le message qu'elle veut laisser à la postérité, Maxime témoigne :

Sikorola est situé à l'ouest de Bobo-Dioulasso, dans le bassin cotonnier du Burkina. Dans les années 1960, ce village était renommé pour sa forte production de maïs, de riz et de patates douces. Il a connu un courant migratoire important vers la Côte-d'Ivoire, où plusieurs de ses ressortissants ont cultivé café et cacao. Avec la dégradation du climat social de ce pays ces dernières années, de nombreux émigrés reviennent au village et réintègrent leurs familles,

parfois après plusieurs décennies d'absence. Ceci n'est pas sans influencer les jeunes, notamment en ce qui concerne la culture du coton. Aussi, depuis une dizaine d'années, le village se distingue désormais par sa forte production cotonnière.

La famille Siguizani compte aujourd'hui une vingtaine de membres, dont une dizaine d'actifs. Elle exploite des terres héritées des aïeux et pratique différentes activités :

- Cultures de coton (18 ha), maïs (15 ha), sorgho (5 ha), patate douce (3 ha), légumes (oseille, gombo, niébé, etc.) généralement associés à des céréales, et un verger de mangues et d'agrumes (2 ha) ;
- Élevage de volailles, ovins (15 têtes) et bovins (30 animaux, dont une dizaine de trait) ;
- Transformation de produits agricoles (graines de néré, noix de karité, bière de sorgho) et produits de cueillette.

Les vieux exploitent les champs de case proches du village ; les jeunes, les champs de brousse. Les hommes exécutent les travaux agricoles lourds et assurent la vente du coton, du maïs et de la patate douce ; les femmes

assument les charges domestiques, sèment les céréales traditionnelles, récoltent, transforment des produits et commercent.

Brève histoire de la trajectoire familiale

Autrefois, la famille Siguizani était spécialisée dans la ferronnerie. À l'époque des parents du Vieux, l'extraction et la transformation du fer devenant difficiles, la famille a commencé des activités agricoles. Plus tard, dans les années 1960, quand la forge s'est tue, le Vieux et sa famille n'ont plus pratiqué que des cultures vivrières et de l'élevage. La patate constituait la culture marchande permettant de payer impôts, soins de santé, contributions sociales, achats d'équipement...

Le Vieux était alors chef de famille et chef d'exploitation. Il avait la responsabilité des choix, tout en consultant les femmes et les jeunes, s'efforçant de fédérer leurs souhaits ou recommandations. Dans ses décisions, il mettait toujours en avant la survie et la cohésion de la famille : « *Il faut avoir un corps*

vivant et solide avant de vouloir qu'il soit beau », aimait-il dire.

Au début des années 1990, le frère cadet du Vieux est revenu avec ses fils de Côte-d'Ivoire, où il avait passé plus de trente ans. À leur demande, le Vieux a accepté que les jeunes introduisent du coton dans l'exploitation, à la condition qu'il n'évince pas les autres cultures, par souci de souveraineté alimentaire de la famille, et que les revenus monétaires issus du coton profitent à tous : achat d'équipement agricole, de moyens de locomotion pour alléger les charges de travail, amélioration de l'habitat, soins médicaux, habillement...

« L'argent n'a de valeur dans nos mains que lorsque nos greniers sont remplis de céréales », rappelait le Vieux : ceci pour dire qu'une famille affamée ne peut ni investir, ni faire la fête, ni lutter contre la maladie. Et de renchérir : « Le grenier qui se vide vite est annonciateur de l'éclatement de la famille à laquelle il appartient. »

Le coton a donc été introduit dans l'exploitation. Les jeunes ont adhéré au groupement des producteurs de coton, et les bons résultats ont encouragé un accroissement rapide des surfaces en coton : six ans après le premier essai, le coton occupe la moitié des champs. Il a donc pris une place prépondérante dans l'exploitation familiale. Mais le Vieux a toujours veillé à une certaine diversité des activités en maintenant les autres cultures, l'élevage et la transformation des produits agricoles et des produits de cueillette.

Après le récent décès du Vieux, les fonctions de chef de famille et de chef d'exploitation ont été séparées : le frère cadet, à présent patriarche du lignage, est devenu chef de famille ; son fils, chef d'exploitation. Ce dernier gère désormais les produits des récoltes, avec des mécanismes de consultation de chaque composante de la famille. Il est tenu de prendre des décisions contribuant à davantage de cohésion dans la famille : il y va de son intérêt s'il ne veut pas effriter la légitimité de son autorité ; de la justesse de son attitude et de ses gestes dépendent le respect et l'attention qu'il mérite. Le principe est que la solidarité doit se manifester dans tout choix et acte posé, car chacun est impliqué dans le bien-être de tous : chaque activité alimente l'ensemble.

Ainsi, le Vieux a réussi à transmettre le souci permanent de cohésion, malgré la forte tentation des jeunes à s'exposer aux aléas de la recherche d'argent. La famille reste la précu-

cupation centrale, elle transcende tout : elle est sacrée car, jusqu'à présent, c'est elle qui a créé et crée encore les conditions d'épanouissement, qui fournit les principaux repères de la vie en société et les moyens de recherche de l'harmonie. Parmi ces repères, le plus important est d'être solide, donc bien nourri et en bonne santé, car « un malade ne va pas à la chasse, aussi armé soit-il, et celui qui n'a pas la foi de ramener du gibier n'ira jamais à la chasse ».

Bien que le coton en soit devenu la principale production, l'exploitation de la famille Traore est l'exemple d'un lieu de débats internes, permanents et intenses, caractérisé par une recherche de réajustements liée à la prise de conscience de l'ampleur des risques entraînés par la culture du coton.

Limites à la promotion de l'exploitation et à l'épanouissement de la famille

- Instabilité de la production par manque de maîtrise de l'eau (cultures pluviales soumises aux aléas climatiques) et risques entraînés par l'extension des superficies du coton au détriment de productions vivrières.

- Difficultés d'accès aux intrants et au crédit pour les autres cultures (maïs, riz, patate) et activités (élevage, transformation, etc.), qui affectent la diversité et la quantité des productions. Le Vieux disait : « Nous dépendons trois fois par jour de nos ventres, et non du coton ; l'argent du coton seul ne peut résoudre tous les problèmes de nos familles. »

- Instabilité des revenus : les prix des céréales peuvent fluctuer du simple au double en six mois. Les agriculteurs ne contrôlent ni le prix de vente du coton (en baisse), ni le prix des intrants (en hausse), et certains s'orientent vers des productions moins exigeantes que le coton en engrais et produits de traitement comme, par exemple, la patate douce.

Gains et problèmes

Gains ou contributions au bien-être de la famille

- La famille a toujours eu des stocks de céréales suffisants à une alimentation variée, les revenus de la vente du surplus de maïs servent à couvrir les coûts de préparation de la campagne agricole, des soins de santé et d'habillement, du renforcement du troupeau...

- Le coton facilite l'accès au crédit (en natu-

re) d'intrants, dont une partie importante sert à produire le maïs. Les revenus du coton ont servi au financement de constructions, d'équipements de production (petit tracteur, charrettes à traction animale), et ont permis de d'augmenter le cheptel d'animaux de trait.

- D'après le chef d'exploitation, « la quiétude de la famille dépend plus des greniers que de l'argent du coton ».

Problèmes actuels et souhaits pour l'avenir

Différents membres de la famille Siguizani s'expriment :

- « Le coton est une culture plus exigeante, qui demande plus d'attention et de temps. »

- « Nous pouvons bien produire du coton, mais il y a des incertitudes : la pluviométrie et les prix d'achat. »

- « L'argent du coton a divisé des familles et c'est irréparable, parce que l'argent est devenu le plus important. »

- « Nous sommes prêts à produire plus de maïs et de patates, mais il n'y a pas de route pour évacuer la production. Avec une bonne route, nous pourrions exercer d'autres activités, plus rentables que le coton. »

Les transactions financières se faisant via le groupement, des problèmes de transparence et de sécurité se posent. De plus, la famille ne peut profiter d'autres services financiers, comme les crédits individuels à la banque.

Conclusion

L'exploitation paysanne met l'humain en position centrale : la famille, cellule de base de la société, et chacune de ses composantes, hommes, femmes et enfants. Le marché est un moyen parmi d'autres de faciliter son épanouissement et non l'inverse. Ce que refuse la famille paysanne, c'est de n'être considérée que comme un vulgaire marché, où l'on viendrait placer du crédit, des intrants et des formations à un client anonyme.

Toute tentative d'encourager la spécialisation du paysan sur un seul produit, par exemple le coton, provoque une résistance certaine de l'exploitation paysanne, parce que cela nie ses fondements. Dans notre pays, les défenseurs des thèses néolibérales font l'apologie de la spécialisation en agriculture en espérant sa modernisation : ils vont jusqu'à en faire la principale condition de la professionnalisation des producteurs en lui attribuant le terme de « filière » ; alors que ce concept n'a de signification que s'il est compris comme un moyen d'analyse, et non comme mode de pro-

➤ duction. Un paysan vivant des céréales, des protéagineux et des oléagineux qu'il produit n'est-il pas un professionnel ? N'a-t-il pas besoin des mêmes financements et appuis que les autres types de producteurs ? Pourquoi insiste-t-on à prendre le risque suicidaire, en tout cas loin d'être naïf, d'instituer une discrimination aussi simpliste et irresponsable pour marginaliser des communautés auxquelles on ne propose pas d'alternative crédible ?

Même ceux qui ont mis le marché comme finalité de la production n'osent plus confier leur avenir à un seul produit : ils ont dû comprendre très tôt l'importance stratégique de la diversification pour élargir leur marge d'autonomie ou, du moins, leur éventail de vente.

Dans le cas présent, on peut voir comment le milieu paysan tente à chaque occasion, en réponse à chaque agression, de semer la bonne graine et s'efforcer de l'entretenir :

● Les familles paysannes ne demandent pas la lune, juste qu'on les aide à formaliser avec leurs mots ce qu'ils pensent être et ce qu'ils veulent, en harmonie avec ce qui les entoure, et non être ce que d'autres pensent qu'ils doivent être. Ainsi, après avoir royalement ignoré que leur société était organisée, elles résistent aux tentatives de les transformer en simples clients de filières. Dans tout ce qui s'est fait jusqu'à présent, les intervenants extérieurs (État, organismes d'appui et bailleurs) ont fait

fi de l'existence d'organisations traditionnelles ayant œuvré à la sécurité et à la cohabitation des communautés par la cohésion et l'épanouissement de la famille.

● Pour les appuis existants, tout part du coton pour s'arrêter au coton : l'organisation (le groupement) existe pour traiter les problèmes des producteurs (individuels) de coton, et non de leurs familles vivant de produits autres que le coton. Dans ces organisations, on pose rarement les problèmes des femmes et des enfants, même si leur résolution est susceptible de stimuler la production de coton.

● Les formations et le financement sont focalisés sur le coton, rendant constant la pression de déstabilisation sur l'exploitation paysanne. Même les investissements ne se définissent que par rapport au coton (magasins de stockage d'intrants, pistes d'évacuation et d'approvisionnement, etc.). La famille demande plus de maîtrise dans la gestion des terres et de l'eau, pour pouvoir les transmettre aux futures générations ; plus de maîtrise dans la gestion de l'information, pour comprendre l'évolution de l'environnement global de la production, plus de maîtrise dans la gestion technique des productions, pour accroître durablement revenus et patrimoine. L'exploitation paysanne (familiale) a les mêmes besoins d'appui que tout autre mode d'exploitation agricole. À quel dessein décide-t-on de l'en priver ?

Pendant que la famille se bat pour exister, même avec le coton, les promoteurs de produits (ou « filières ») l'orientent – ou la désorientent – vers des préoccupations à court terme (l'argent) et des facteurs externes sur lesquelles elle a peu d'emprise (le marché). En s'appuyant sur le pouvoir de l'argent et les produits qui permettent d'y accéder, on a transplanté des organisations qui se soucient peu de l'avenir de la famille, mais plutôt des choix de chefs d'exploitation coupés de leurs familles.

Qu'on l'accepte ou non, cela fait plus d'un demi-siècle que la famille paysanne africaine et son exploitation résistent aux multiples agressions : depuis ce temps, combien d'entreprises agricoles existent encore pour le bonheur de leur promoteur et famille ?

En conclusion, nous osons nous appuyer sur une réflexion du Vieux qui synthétise une situation apparemment complexe, mais simple en réalité : « *Tout le monde ne peut voir ce qui est beau, car il se voit à partir du cœur pour atteindre le visage* ». Chez d'autres on dirait que « *tout ce qui brille n'est pas or* ».

Qu'est-ce que cela coûte de donner à l'exploitation paysanne la chance de révéler qu'elle est également capable de performances économiques et socioculturelles ? ■

Maxime Coulibaly
consultant géographe-aménagiste